


ARTHUR MARTIAL

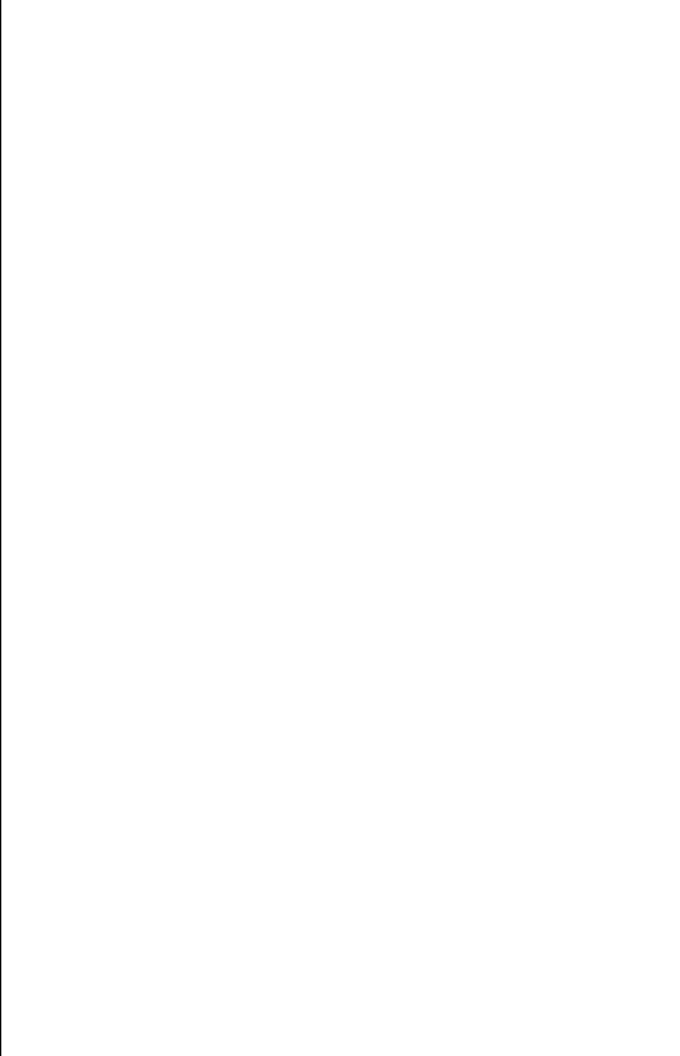


# LA PÉNITENTE

DRAME EN UN ACTE, EN PROSE.



THE GENERAL PRINTING & STATIONERY CO. LTD.  
*T. ESCLAPON--Administrateur*  
PORT-LOUIS, ILE MAURICE  
1928

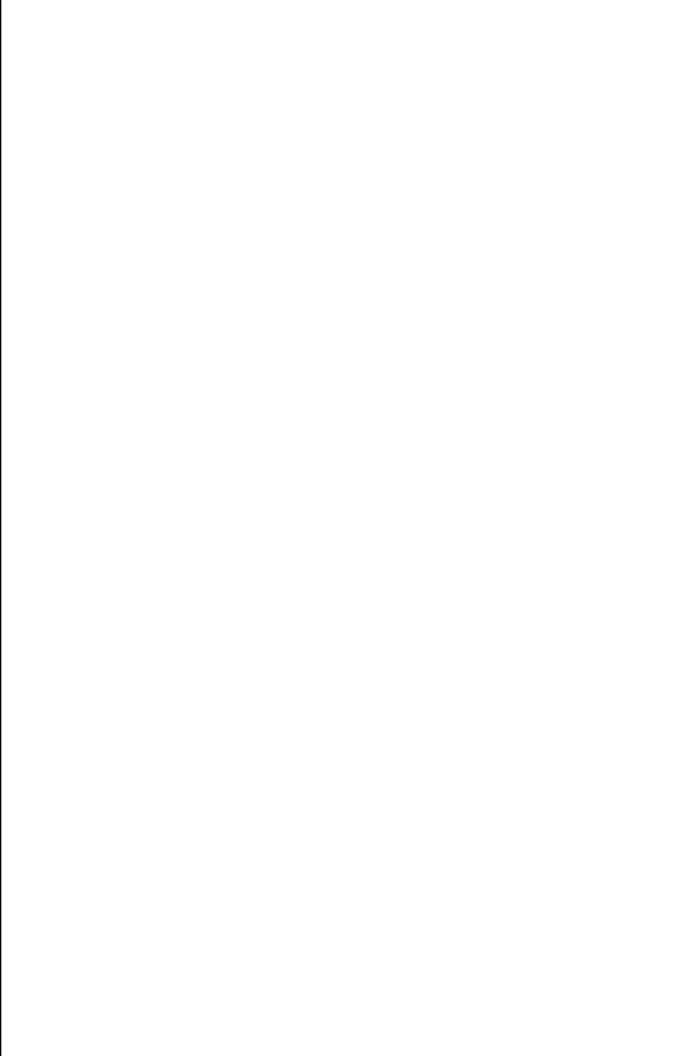


# LA PÉNITENTE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OU-  
VRAGE TROIS EXEMPLAI-  
RES SUR ANTIQUE DE LUXE  
NUMÉROTÉS DE 1 À 3 ET  
DEUX CENT QUARANTE  
SEPT SUR PAPIER VERGÉ  
NUMÉROTÉS DE 4 À 250.

N° 14

TOUTS DROITS RÉSERVÉS



DU MÊME AUTEUR, À LA MÊME LIBRAIRIE

---

AMOUR ET PATRIE, un acte en prose.

IL ÉTAIT UNE FOIS, contes.

*Sous presse :*

A L'OMBRE DU VIEUX MOULIN, contes.

---

ARTHUR MARTIAL



# LA PÉNITENTE

DRAME EN UN ACTE, EN PROSE.

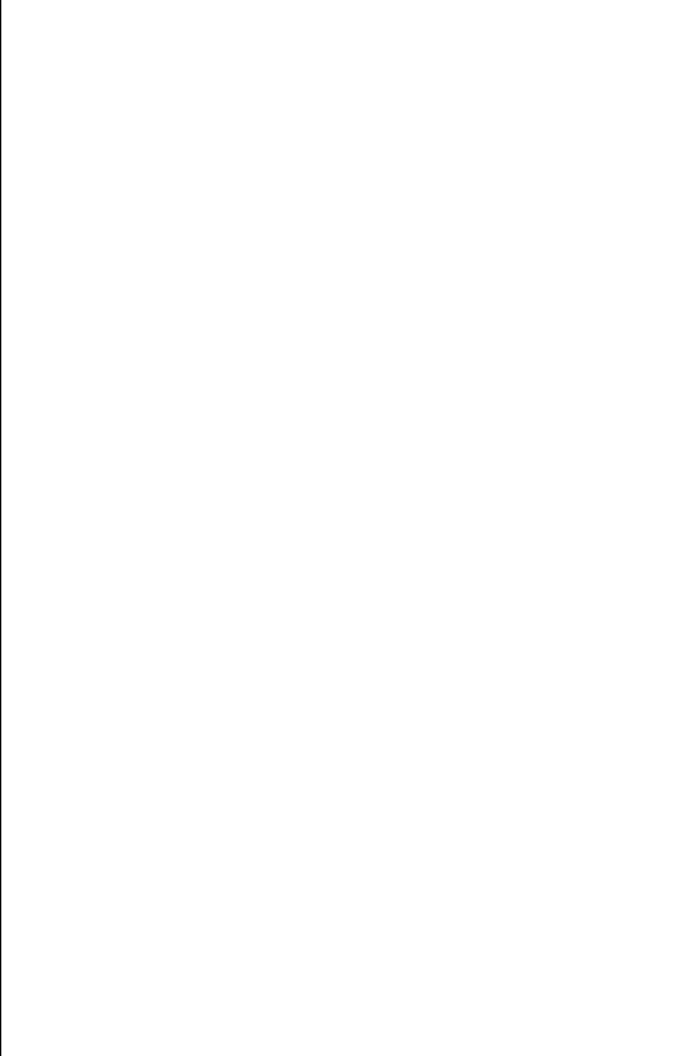


THE GENERAL PRINTING & STATIONERY CO. LTD.

*T. ESCLAPON—Administrateur*

PORT-LOUIS, ILE MAURICE

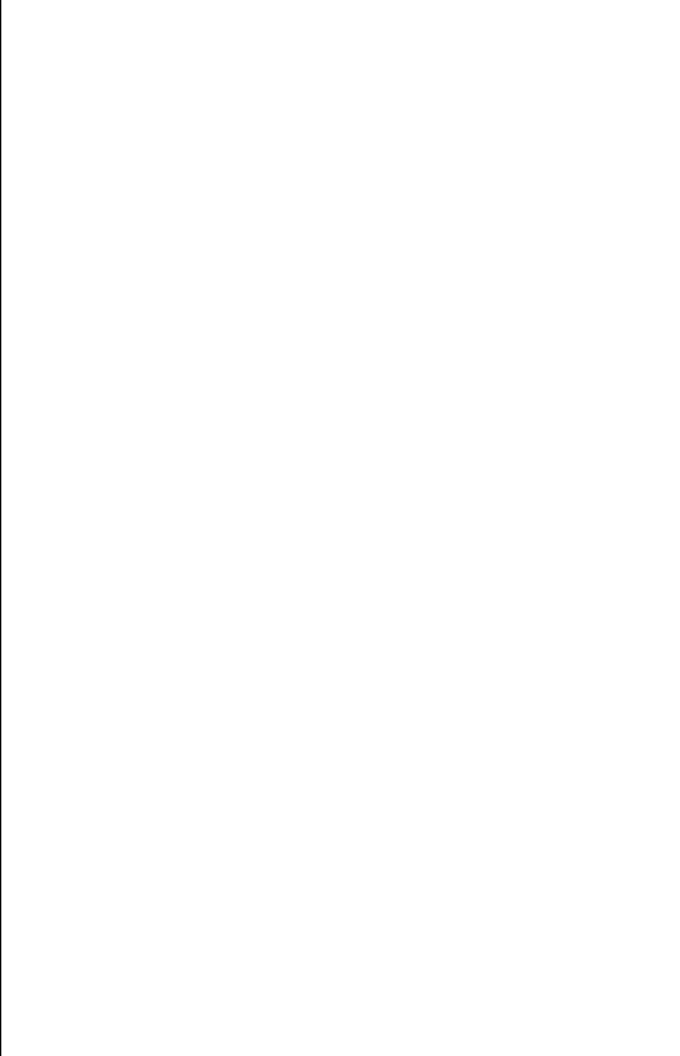
1928





A EVENOR MAMET

*Plus encore à l'ami qu'à l'intellectuel d'élite.*



# LA PÉNITENTE

---

drame en un acte, en prose

---

## *Personnages*

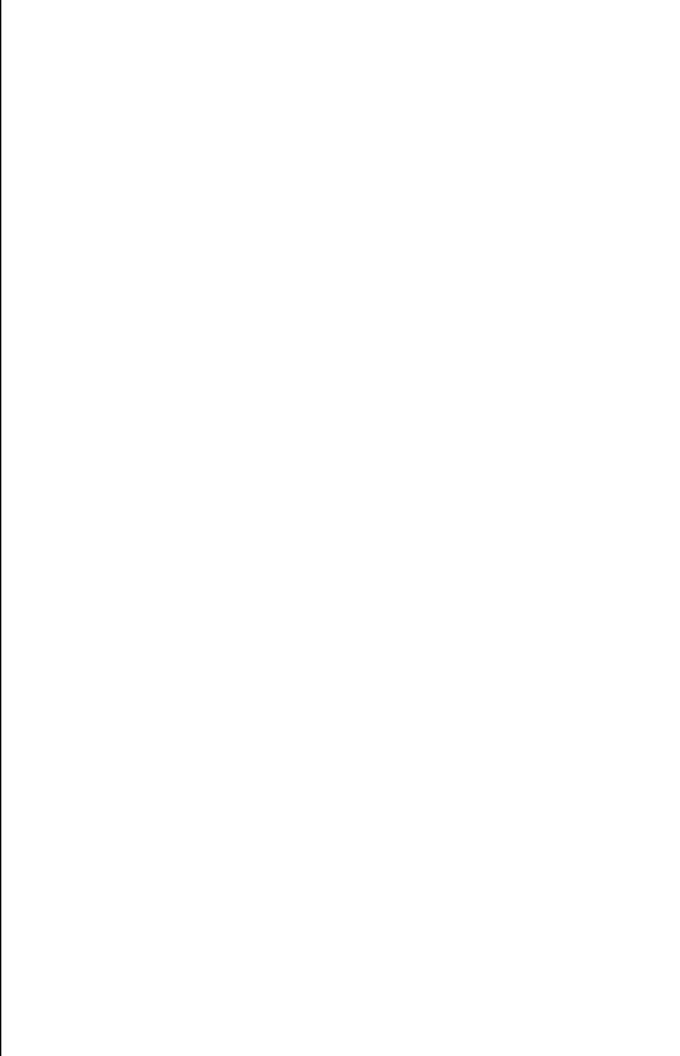
LA MÈRE

LOUISE, 25 ans

ROBERT, 29 ans

L'ABBÉ

---



# LA PÉNITENTE

---

## SCÈNE I

*A Paris, de nos jours.*

*Au premier plan un salon, sobrement meublé ; au second, communiquant par une baie, un cabinet de travail. La Mère est assise à un bureau ; elle lit, le dos tourné à la salle.*

*Au lever du rideau Louise pénètre par la porte de gauche, dépose une gerbe de roses sur une chaise, et, s'approchant à pas de loup, glisse ses mains sur les yeux de la Mère et, lui renversant la tête, la baise au front.*

LA MÈRE, LOUISE.

LA MÈRE (*après un sursaut*)—Louise !

LOUISE—Si vous n'étiez pas fée, je vous traiterais de sorcière !

LA MÈRE—Je n'ai guère de mérite. C'est le parfum de tes cheveux qui t'a trahie. Mais quelle bonne surprise ! D'où viens-tu ?

LOUISE—De l'église. C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre première rencontre ? Vous vous en souvenez ?... J'ai tenu à le rappeler à la bonne Vierge par quelques ave bien sentis. N'est-ce pas édifiant ?

LA MÈRE—Certes ! Tu as toutes les vertus. A moi, ces roses ? Il sera jaloux.

LOUISE—Alors lui, il aurait tous les vices. Savez-vous que celui de l'infidélité se dessine avec une netteté admirable ?

LA MÈRE—Vraiment !

LOUISE—Figurez-vous qu'à l'angélus, tout à l'heure, il y aura quatre jours révolus, quatre fois vingt-quatre heures, que je ne l'aurai ni vu ni même lu !

LA MÈRE—Il ne faut pas lui en vouloir...

LOUISE—Oui, oui, toutes les mères sont, par nature, les complices de leurs fils... contre les fiancées infortunées !

LA MÈRE—C'est vite dit... Mais assois-toi.

LOUISE—Non, non, je m'en vais tout de suite. Le vieux est plus malade aujourd'hui... Mais pourquoi ne pas lui en vouloir ?

LA MÈRE—Parce qu'il a des soucis. Depuis quelques jours je le trouve absorbé : tracasseries de chefs, surcroît de responsabilité, que sais-je ?

LOUISE—C'est bien le moment d'être assidu ! N'est-ce pas mon rôle de dissiper ces nuages-là ?

LA MÈRE—En vérité, ton sourire est un vrai soleil tropical !

LOUISE—Oh ! là ! ne me faites pas gonfler... avec cette robe qui n'est guère ample ! Pourquoi me regardez-vous ainsi,

## LA PÉNITENTE

à sa manière, quand il me trouve coiffée à son gré ?

LA MÈRE—Crois-tu que c'est le charme de ta coiffure qui le fascine ou bien le rayonnement de ton printemps ?

LOUISE—Rayonnement de ton printemps ! C'est presque du Musset ! Est-ce seulement le printemps qui rayonne ? Le charme a-t-il un âge ? Ainsi vous, vous pourriez-être ma mère, mais ne dirait-on pas plutôt ma grande sœur ?

LA MÈRE—Tu vas loin !

LOUISE—Je m'imagine toujours, à admirer la sérénité de vos yeux, que votre jeunesse a dû couler paisible, radieuse...

LA MÈRE—(*assombrie soudain*) Ma jeunesse ! Elle n'a été qu'une ombre... Mais, je t'en prie, ne remue pas ces choses-là. Ne feuillette jamais le livre de ma vie. Un jour, peut-être, quand tu seras devenue vraiment ma fille, tu sauras pourquoi...



LOUISE—Vous avez donc beaucoup souffert ?

LA MÈRE—Parlons d'autre chose...

*(redevenue gaie)*

Parlons de Robert...

LOUISE—Ça, je veux bien, afin de le connaître toujours davantage... malgré lui. Il est tellement mystérieux ! On a frappé...

LA MÈRE *(tendant l'oreille)*— Il ne me semble pas... Oh ! oui, pour être mystérieux ! Il me souvient qu'enfant...

LOUISE—Il y a quelqu'un...

LA MÈRE—Ce doit être Bernard. Veux-tu lui ouvrir ? Je l'attendais d'un moment à l'autre...

LOUISE—Je m'en vais là-dessus. Vous m'excuserez. Mais c'est l'Abbé !

## SCÈNE II

LA MÈRE, LOUISE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ—Ma chère enfant, Madame.

## LA PÉNITENTE

LA MÈRE—Ici vous serez mieux, Monsieur l'Abbé. Votre chapeau.

L'ABBÉ (*à Louise*)—Vous nous quittez ? Je ne viens pas du chevet d'un pestiféré...

LOUISE—Je me disposais à partir. Grand'père a dû commencer de sacrer en ne me voyant pas rentrer au coup de trois heures.

L'ABBÉ—Oh ! alors, je vous lâche, pour empêcher un chrétien de sacrer davantage.

LOUISE—Venez donc lui faire un peu de morale. On ne vous voit plus.

L'ABBÉ—Bientôt, je l'espère. Au plaisir, ma bonne enfant, mon souvenir à votre famille.

LA MÈRE—Adieu, Louise, nous viendrons ce soir.

LOUISE—Vous, vous le décideriez ?

LA MÈRE—J'ai mon argument.

LOUISE—Monsieur l'Abbé, ayez l'œil sur cette paroissienne : elle vise au miracle !

## SCÈNE III

LA MÈRE, L'ABBÉ

L'ABBÉ—Nature d'or !

LA MÈRE—Toute de spontanéité ! N'est-elle pas digne de mon cher enfant ?

L'ABBÉ (*visiblement embarrassé par la question et se levant*)—Cette fenêtre vous gêne peut-être ?

LA MÈRE—Oh ! non, laissez, je vous en prie... Par les temps que nous traversons, n'est-ce pas une grâce expresse du bon Dieu, que cette nature d'élite se soit trouvée sur le chemin de mon fils, de celui qu'un jour vous avez appelé un saint dans le monde ?

L'ABBÉ—Oui, un saint : un grand cœur et un beau caractère.

*(Après un silence)*

C'est à son sujet que je viens...

LA MÈRE (*saisie d'anxiété*) — Quoi ? Qu'est-il arrivé ?

LA PÉNITENTE

L'ABBÉ—Rien. Rassurez-vous. Robert, que je viens de quitter, se porte mieux que vous et moi.

LA MÈRE—Alors donc ?

L'ABBÉ—Une petite complication a surgi, qu'ensemble nous allons essayer d'aplanir.

LA MÈRE—Je vois, encore un tour de ses chefs ?

L'ABBÉ—Si ce n'était que cela ! Il s'agit plutôt de son bonheur.

LA MÈRE—De son bonheur ?

L'ABBÉ—Oui, de cette grâce expresse de Dieu, pour employer vos propres paroles. C'est mon devoir, ce sera votre satisfaction de travailler à la sauvegarder.

LA MÈRE—Mon Dieu, j'ai autant peur que tout à l'heure... lorsque je m'imaginai un accident, une catastrophe...

L'ABBÉ—Je m'en voudrais, Madame, de vous torturer par des circonlocutions. Voici les choses succinctement : ce matin,

en rentrant de l'église, j'ai trouvé Robert m'attendant impatiemment : Monsieur l'Abbé, un cas de conscience ; gravité extrême. Je sentis bien, à l'égarément de ses yeux, au frémissement de sa voix, qu'il ne s'agissait point cette fois d'un de ces excès de scrupule qui, si souvent, me l'ont conduit.... J'ai promis, Madame, de ménager votre appréhension, et pourtant, j'hésite déjà. C'est que, voyez-vous, dans son épanchement, votre fils a remué le passé et le passé a livré des secrets pénibles...

LA MÈRE—(*dressée, épouvantée*)— Seigneur !

L'ABBÉ—Vous avez deviné. Oui, Robert m'a révélé le drame douloureux. Je m'incline, Madame, devant votre double veuvage muettement, héroïquement accepté...

LA MÈRE—Il a donc tout appris ?

L'ABBÉ—Ecoutez, il a su que son père est mort, privé de raison.

## LA PÉNITENTE

LA MÈRE—Et puis ?

L'ABBÉ—Je n'ai pas voulu l'écouter jusqu'au bout. Je sentais que son cœur se broyait pendant qu'il parlait. Voilà : par un ami qui revient des colonies et qui, au cours d'une conversation, laissa échapper une allusion révélatrice, Robert a tout compris, Robert a tout reconstitué.

LA MÈRE—Toute la vérité, Monsieur l'Abbé, tout le drame terrible que je n'ai jamais eu le courage de vous révéler, c'est que, à la suite d'un brusque accès de folie violente, mon mari, peu après notre mariage, fut embarqué sur un paquebot à destination de l'île Maurice. Un soir, à un dîner de famille, heureusement très intime, ce que l'on prévoyait eut lieu : une contrariété déclancha le mal terrible. Mes beaux-frères, un peu contre mon gré, trouvèrent au malheureux un gardien de tout repos en un ami qui partait s'établir en cette île perdue.

L'ABBÉ—Combien pénible !

LA MÈRE—Le voyage, loin d'atténuer le mal, l'aggrava de façon funeste. A l'arrivée l'on fut contraint d'interner le pauvre malade. Il mourut au bout de deux années de camisole... Robert a su ! Mais est-ce donc tout ce qu'il sait ? Que vous a-t-il dit ? Dans quel état l'avez-vous laissé ?

L'ABBÉ—Je ne vous le cache point, Madame, il est très affecté.

LA MÈRE—Et alors, de quel cas de conscience s'agit-il ?

L'ABBÉ—Eh ! bien, voilà : il a décidé de rompre...

LA MÈRE—De rompre !...

L'ABBÉ—...Son mariage. Il semble résolu. Il se refuse le droit d'offrir plus longtemps son nom à celle qu'il s'était choisie. Dès qu'il a su la...chose pénible, il a décidé de sacrifier son bonheur à la sécurité de la chère enfant.

LA MÈRE—*(dans un élan inconscient)*

LA PÉNITENTE

Mais non...

*(se reprenant :)*

Oh ! je n'ai rien dit ? Mon Dieu, quel drame !

L'ABBÉ—Calmez-vous, madame. J'ai obtenu de Robert qu'il réfléchisse jusqu'à demain. C'est un cas de conscience très délicat que j'aimerais examiner à tête reposée. Je voudrais même consulter un aliéniste de mes amis. Parce que, voyez-vous, en certains cas...

LA MÈRE *(se levant)*—C'est inutile. Parce que... parce que...

L'ABBÉ *(se levant aussi)*—Qu'avez-vous donc, Madame ?

LA MÈRE—Il est un cas de conscience plus grave qu'à mon tour je dois vous soumettre. Vous êtes prêtre, pourtant je tremble de parler...

L'ABBÉ—Je ne vous presse point. Mais si je puis vous soulager, si je puis vous consoler, parlez comme à votre père.



LA MÈRE—Vous ne me maudirez pas ?

L'ABBÉ—C'est le ministre de Dieu, Madame, et non l'ami qui vous écoute. Il n'est pas d'iniquité qui puisse rebuter la miséricorde de Dieu.

LA MÈRE—Il ne faut pas me maudire...

L'ABBÉ—Parlez en toute liberté.

LA MÈRE—Mais c'est une chose horrible.

L'ABBÉ—N'importe...

LA MÈRE—Robert...

L'ABBÉ—Eh ! bien...

LA MÈRE—Robert... n'est pas son fils...

*(La Mère s'écroule dans un fauteuil et sanglote. Un silence.)*

L'ABBÉ—J'ai tout compris, Madame.

LA MÈRE—Il est l'enfant d'un homme qui m'a perdue, qui m'a volé mon honneur et toute ma félicité.

L'ABBÉ—Il suffit, Madame ; épargnez-vous en ne remuant pas davantage le fer dans la blessure.

LA MÈRE—Oh ! non, laissez-moi vider

## LA PÉNITENTE

mon âme hypocrite, laissez-moi vous révéler encore que ce fut, apparemment, la découverte de ma faute qui changea la neurasthénie native de mon mari en folie furieuse. Et c'est pourquoi j'ai toujours failli au devoir de tout avouer à mon fils. Et c'est pourquoi plus d'une fois, cyniquement, j'ai détourné le cours de ses hypothèses lorsqu'il lui arrivait de se rapprocher de la vérité. Et c'est pourquoi aussi...

L'ABBÉ (*tendant l'oreille et indiquant du doigt la pièce voisine*)—Chut ! C'est lui ?

LA MÈRE (*écoutant*)—C'est lui ! Il aura passé par l'arrière. Il va venir ici. Oh ! dites-moi vite : je n'ai plus le droit de lui celer davantage l'horrible vérité ?

L'ABBÉ (*après réflexion*)—Non, Madame, aujourd'hui, votre devoir strict est de parler, de tout lui confesser, ou plutôt—ce serait moins pénible—de confier à quelqu'un...

LA MÈRE—Non, non. Il ne le saura que de ma bouche.

L'ABBÉ—Soyez forte, alors... Oui, je ne crois pas que vous ayez le droit de vous taire malgré toute la torture morale que l'aveu pourra vous coûter. Songez au bonheur qu'il sacrifierait.

LA MÈRE—Oh ! alors, je vous en prie, ne restez pas. Devant vous je ne pourrais jamais. Partez, partez.

L'ABBÉ—Je comprends parfaitement...

LA MÈRE—Je suis désolée de vous renvoyer ainsi.

L'ABBÉ—Tranquillisez-vous donc ; l'heure n'est pas aux politesses. Soyez forte. Au revoir. Je vais prier pour que Dieu vous envoie du courage, un courage expiatoire !

## SCÈNE IV

LA MÈRE—(*Assise avec accablement, les mains jointes, les yeux au ciel*)—Il le faut. Mon Dieu, secourez-moi !

SCÈNE V

LA MÈRE, ROBERT

ROBERT—Bonsoir, maman.

LA MÈRE—Bonsoir, Robert.

*(Un silence)*

LA MÈRE—Tu viens de rentrer ?

ROBERT—Oui, à l'instant.

*(Un silence plus long)*

LA MÈRE—Fait-il aussi chaud dehors ?

ROBERT—Non, il vente un peu.

*(Nouveau silence)*

LA MÈRE—Une tasse de thé ?

ROBERT—Merci. Je n'ai pas soif.

*(Avec un petit rire amer, nerveux.)* Du moins, je n'ai pas soif de thé.

LA MÈRE—Tu sembles souffrir de la tête ?

*(Silence prolongé, angoissant)*

ROBERT—*(résolument)*—Maman, je t'en prie, viens t'asseoir ici. J'ai à te parler longuement, sérieusement...

...Oui, je souffre. Pas de la tête mais du cœur.

...Je suis l'auteur en même temps que l'acteur d'un drame rapide et violent. La scène se passe tantôt dans mon cœur et tantôt dans mon cerveau. Le titre de la pièce pourrait être : " un drame du scrupule."

LA MÈRE—Je sais tout, Robert, l'Abbé sort d'ici.

ROBERT—J'ai cru reconnaître sa voix. Il t'aura tout conté, avec plus de ménagement que je n'aurais pu le faire.

LA MÈRE—Pardonne-moi, Robert !

ROBERT—Pourquoi donc ?

LA MÈRE—Pour t'avoir celé si longtemps la vérité.

ROBERT—C'était ton droit.

LA MÈRE—Mon devoir était de parler quand tu devins un homme.

ROBERT—Pour les autres, un jour l'enfant est devenu un homme ; pour toi

l'homme est demeuré l'enfant. Ta souveraineté est absolue.

(*Silence.*)

LA MÈRE—C'est donc irrévocable ?

ROBERT—Quoi donc ?

LA MÈRE—La rupture...

ROBERT—Me connaîtrais-tu à demi ?  
Connaîtrais-tu imparfaitement ta propre chair ? Irrévocable ? Ma conception du mariage est trop pure pour que je puisse seulement souffrir une hésitation, envisager une compromission...

...Je suis le faiseur d'embarras : on me le répète cent fois par jour. Il est naturel que j'aie des idées arrêtées sur certains problèmes, surtout depuis que j'ai su, par un autre que par toi, ce que je soupçonnais et ce que je devais finir par savoir.

LA MÈRE—Calme-toi...

ROBERT (*s'exaltant*)—N'ayons pas peur des mots. Je suis le perpétuel scrupuleux. C'est rationnel, car, théoriquement, ne

suis-je pas un fou éventuel ? Il est bon que des gens à folie latente promènent leur monomanie à travers l'actuelle société ? Puisqu'il est des consciences trop malléables il est bon qu'il y en ait de trop rigides. Si Dieu alloue dix points à la vertu nécessaire, pour ceux qui méritent cinq il est bon que d'aucuns s'appliquent à obtenir quinze...

*(Avec un petit rire nerveux)*

C'est de la mathématique morale et casuistique...

LA MÈRE—Calme-toi... écoute-moi...

ROBERT *(qui ne semble pas avoir entendu et qui, s'étant levé, marche de long en large, d'une pièce à l'autre et s'arrêtant pour parler)*

Pour ceux qui osent profaner le sacrement du mariage il est bon qu'un futur fou offre un sacrifice de sanctification...

...Tout le monde va criant que la société craque, que la société se désagrège. Qui

## LA PÉNITENTE

songe à chercher les causes dans le ciment même de l'édifice, dans telles conditions de superficialité ?

LA MÈRE—Robert, je t'en prie, écoute-moi.

ROBERT—Entre l'homme et la femme liés devant Dieu, devant les hommes, il ne doit pas exister la moindre réticence, la moindre incompatibilité ou morale ou pathologique.

LA MÈRE—Robert !

ROBERT—Sinon les évasions, les désertions, l'hypocrisie...

LA MÈRE—Robert !

ROBERT (*d'une voix sourde*)—Sinon l'adultère.

LA MÈRE (*alors que Robert s'est éloigné dans la pièce voisine*)—Maintenant je ne pourrai jamais.

ROBERT—...Irrévocable ! (*Petit rire faux*)  
Vois plutôt : voici ma lettre, ma lettre de démission au bonheur.



LA MÈRE — (*se suspendant à l'épaule de son fils*) Robert ! Robert !

ROBERT (*radouci*) — Ne t'alarme pas maman, je me sacrifie jusqu'au bout. Louise ne saura jamais que je suis le fils... d'un fou. Du moins, elle ne le saura point de moi. Ce soir, quand je serai calme, je te lirai la copie de cette lettre—où j'ai dû mentir. (*De nouveau il s'attarde dans la pièce voisine*)

LA MÈRE (*raidie*)—Il le faut pourtant... Pour son bonheur... Mon courage en expiation...

ROBERT—Au revoir. Je vais moi-même au bureau de poste.

LA MÈRE—Attends, écoute-moi...

ROBERT—Non, je ne veux pas... je ne peux pas t'écouter : je suis l'esclave absolu d'un devoir sacré.

LA MÈRE—Et moi aussi ! Moi, qui te vole ta part de félicité.

ROBERT—Je ne comprends pas.

(*Le même rire amer*)

Mon esprit s'égarerait déjà ?

LA MÈRE—C'est mon hypocrisie de tant d'années, mon imposture de tous les jours qui, aujourd'hui, pourrait briser ton bonheur si je continuais à me taire. Mais rassure-toi, je parlerai. Tu es, à cette heure, un confesseur impérieux, je ne suis qu'une humble pénitente. Je te révèle tout, mais jure que tu ne me maudiras point...

ROBERT (*stupéfait*)—Que je ne te maudirai point ?

LA MÈRE—Oui, jure, sinon je mourrais d'angoisse, je souffrirais trop dans ma chair et dans mon âme de t'avouer mon crime.

ROBERT—Ton crime ?

LA MÈRE—Dans ta colère tu te souviendras que c'est par amour pour toi et pour la sauvegarde de ton bonheur, pour te rendre ta Louise, que je me confesse à toi, mon enfant, comme je viens de me

confesser à un prêtre, en tout l'abandon de mon cœur endolori.

ROBERT—Mais parle donc, je suis fort, ou, plutôt, je ne me sens plus. Je viens de vider la coupe. De quoi encore puis-je avoir peur de souffrir ?

LA MÈRE—Jure-moi que tu ne me maudiras point.

ROBERT—Je le jure... mais pour ta quiétude... Parle, te dis-je.

LA MÈRE (*d'une voix sourde, l'attitude tragique*)—Eh ! bien, écoute-moi...

ROBERT—Voyons.

LA MÈRE—Tu n'es pas son enfant...

ROBERT—Je ne suis pas... Seigneur !

(*Silence prolongé.*)

(*Robert s'est ressaisi ; avec un grand calme il prend la lettre et son chapeau, déposés sur un meuble.*)

LA MÈRE (*dressée*)—Où vas-tu ?

ROBERT—Où je vais ? Où je devais aller. Oh ! je ne te maudis pas.

LA PÉNITENTE

LA MÈRE—Robert ! ai-je compris ?

ROBERT—Je vais où il faut que j'aille.  
Si je ne suis pas le fils d'un fou, je suis...  
je suis...

*(Serrant son front de ses deux mains il sort en courant.)*

*(La mère tend vers lui les bras, avec un cri surhumain.)*

*(Rideau)*

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 31 JUIL. 1928 PAR  
IMP. T.G.P. & S. C<sup>IE</sup> LD  
T. Esclapon, Administrateur.